

## *L'autoethnographie, une méthode de recherche inclusive*



Gabrielle Dubé, [gabdub@yahoo.ca](mailto:gabdub@yahoo.ca)

Chargée de cours à l'Université du Québec à Rimouski, formatrice dans le programme « Sens et projet de vie », Gabrielle Dubé est également consultante et coach dans les organisations. Son travail d'autoethnographie étudie son parcours de plus de 50 ans dans le monde de l'éducation au Québec.

### Résumé

Cet article présente une méthode de recherche qui inclut à la fois la dimension biographique et la dimension culturelle telle qu'elle a été utilisée dans le cadre de ma recherche doctorale en éducation<sup>1</sup>. Il trace le portrait à la fois de la méthode et du processus de recherche dans une perspective autoethnographique. Les chercheuses et les chercheurs qui désirent analyser leur pratique psychosociale en tenant compte de la culture dans laquelle s'est déroulée leur vie personnelle et professionnelle trouveront dans l'approche autoethnographique, sinon une méthode privilégiée, du moins une inspiration pour la façon dont elles, ils approcheront leur vie.<sup>2</sup>

<b>Introduction</b> .....	<b>2</b>
<b>1. La méthode autoethnographique</b> .....	<b>2</b>
<i>Une bonne autoethnographie</i> .....	3
<i>Au cœur de l'autoethnographie, un choix méthodologique</i> .....	4
<b>2. Les étapes de la méthode autoethnographique</b> .....	<b>4</b>
<i>La production de données</i> .....	5
<i>Le traitement des données</i> .....	6
<b>3. Une expérience d'écriture autoethnographique</b> .....	<b>7</b>
<i>Quatre types d'écrits autoethnographiques</i> .....	8
<i>Quelques outils et techniques de production des données autoethnographiques</i> .....	9
<b>4. L'analyse et l'interprétation des données autoethnographiques</b> .....	<b>13</b>
<i>L'analyse qualitative</i> .....	15
<i>L'analyse en mode écriture</i> .....	16
<i>Au sujet de l'éthique</i> .....	17
<b>En guise de conclusion</b> .....	<b>17</b>
<b>Références bibliographiques</b> .....	<b>19</b>

<sup>1</sup> Pour les personnes intéressées, ce texte est tiré d'une thèse qui a donné naissance à un livre *Parcours d'une formatrice d'enseignants au Québec* paru chez l'Harmattan en 2015.

<sup>2</sup> Pour un accès à la thèse, suivre le lien suivant: <http://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/6386>  
Pour le livre: Dubé, G. C. (2015). *Parcours d'une formatrice d'enseignants au Québec. Autoethnographie d'une quête transpersonnelle*. Paris: L'Harmattan.

## INTRODUCTION

Quand je repense aux premières années de ma recherche de doctorat, je reste avec l'impression d'avoir erré dans les limbes des méthodes de recherche. Même si j'ai beaucoup appris, aucune des méthodes ou des approches méthodologiques étudiées n'offrait un niveau de résonance assez puissant avec mon besoin de réfléchir sur ma vie en éducation, de l'écrire et de l'analyser sous l'éclairage sociohistorique sous lequel elle s'est déroulée. Mais surtout, aucune ne répondait à mon besoin d'analyser de façon critique la dimension sociale et culturelle de ma vie et de proposer aux générations de jeunes éducateurs, un héritage, une réflexion et des pistes de développement. Car cette recherche, je la voulais pour moi, mais surtout, je la voulais porteuse potentielle de sens pour les autres.

Après trois ans, je me suis retrouvée orpheline de direction. Le texte d'une vingtaine de pages que je rédige alors à l'intention de Pierre Paillé, mon possible niveau directeur, m'est retourné avec l'annotation : "Connais-tu l'autoethnographie ?" *Eurêka !* La rencontre avec l'autoethnographie s'avère véritablement éclairante, je dirais même excitante. Pour Paillé (2007), l'autoethnographie est "une méthodologie de la proximité, une manière normale, spontanée, naturelle, quasi instinctive d'approcher le monde, de l'interroger et de le comprendre" (p. 409). La méthode, par ses dimensions de réflexivité, d'engagement, d'analyse et d'interprétation des contextes sociohistoriques et par son écriture sensible en relation avec les lecteurs, me procure le sentiment de revenir à la maison et donne, enfin, une direction à ma recherche.

Parallèlement, la découverte de l'intérêt grandissant pour l'autoethnographie en recherche en éducation m'aide à transgresser l'interdit du silence et à trouver le courage de raconter mon histoire. La lecture des écrits des chercheurs ayant osé le risque de la recherche et de l'écriture autoethnographiques contribue à me permettre de dépasser ma peur : peur que mon histoire ne vaille rien aux yeux des autres et à mes propres yeux, peur du jugement de mes pairs, peur du jugement de mes enfants et de ma famille. Cette peur qui m'a longtemps fait résister à l'éventualité de faire de ma propre histoire l'objet de ma recherche.

Voyons ce qu'est l'autoethnographie !

### 1. LA MÉTHODE AUTOETHNOGRAPHIQUE

*L'autoethnographie est un genre flou... une réponse à l'appel... c'est installer une scène, raconter une histoire, tisser des connexions complexes entre la vie et l'art... refusant la catégorisation... croyant que les mots comptent, et écrire pour le moment où le but de créer des textes autoethnographiques est de changer le monde. (S. H. Jones, 2005)*

L'autoethnographie peut être définie comme une narration de soi qui tient compte de la relation avec les autres dans des contextes culturels et sociaux. Elle est à la fois une

méthode et un texte écrit provenant de diverses pratiques interdisciplinaires (Reed-Danahay, 1997). Postmoderniste, l'autoethnographie constitue une réaction radicale aux méthodes positivistes. La méthode résiste à la théorisation à tout prix et à l'apparence de la recherche objective qui déconceptualise les sujets et la recherche d'une vérité singulière (Denzin, 1994 ; Ellis et Bochner, 2000 ; Reed-Danahay, 1997).

Reed-Danahay (1997), définit le terme autoethnographie à partir de son étymologie : *research process (graphy)*, culture (*ethnos*) and *self (auto)* (p.2). Les autoethnographes, comme le précise l'auteure citée par Ellis et Bochner (2000), ont tendance à mettre l'accent sur l'une ou l'autre des trois dimensions : soit sur la dimension *auto* (le soi), soit sur l'*ethno* (la culture) ou soit sur la dimension *graphe* (l'application du processus de recherche). Selon la dimension priorisée, la production des écrits différera sensiblement de structure, d'intention et d'intensité. Pour ma part, je tente d'établir un équilibre entre les dimensions *auto* et *ethno*. L'écriture devenant alors gardienne de cet équilibre.

En autoethnographie, la personne du chercheur est reconnue comme un élément marquant du processus de recherche, processus qui considère les dimensions culturelles et sociohistoriques comme des composantes essentielles d'une vie. Comme l'affirme Denzin (1997), l'autoethnographie permet l'étude du monde social à partir de la perspective de l'individu en interaction. La dialectique soi/culture est réinterprétée. En recherche autoethnographique, le chercheur constitue le centre épistémologique et ontologique autour duquel tourne la recherche (Spry, 2001, p. 711) et la relation avec le lecteur devient primordiale.

Pour des auteurs comme Ellis et Bochner (2000), la critique réflexive sur son propre positionnement comme chercheur inspire le lecteur et l'incite à réfléchir de façon critique sur sa propre expérience de vie, sur la construction de soi et sur ses interactions avec les autres dans des contextes sociohistoriques. Pour Spry (2001), le langage autoethnographique est un langage relationnel, le style d'écriture cherche à créer un dialogue entre le chercheur et le lecteur. Ce dialogue se produit par le biais d'une comparaison des différences et des similitudes entre l'expérience du lecteur, ses pensées et ses émotions avec celles de l'auteur. En fait, le lecteur d'écrits autoethnographiques doit être non seulement touché émotionnellement et de façon critique, mais également transformé.

Les chercheurs ayant utilisé l'autoethnographie comme méthode de recherche s'entendent et témoignent du pouvoir transformateur du processus et de l'écriture autoethnographiques, autant pour le chercheur que pour le lecteur (de Souza Vasconcelos, 2011 ; Pong, 2011). Spry (2001) va plus loin en affirmant que la transformation constitue le but premier du récit autoethnographique.

### Une bonne autoethnographie

Qu'est-ce qu'une bonne autoethnographie ? Selon Denzin (1997), dans un premier temps l'écriture doit être bien conçue et capable d'être respectée par les critiques littéraires aussi bien que par les scientifiques du domaine social (Denzin, 1997, p. 200). Deuxièmement, une bonne autoethnographie doit être émotionnellement invitante tout en présentant une auto-réflexion critique des interactions sociopolitiques de l'auteur (Ellis, 1998). Pour être crédibles et pour offrir une bonne histoire, le chercheur tout comme le texte doivent être des

« I-witnesses » convaincants. Il ne s'agit pas de simplement s'exposer dans ses écrits. L'exposition de soi dans ce que le chercheur a de vulnérable doit nous amener dans des endroits où nous ne serions pas allés autrement. Ce qui distingue l'autoethnographie des autres approches autobiographiques, c'est qu'elle transcende la pure narration de soi pour s'engager avec davantage de profondeur dans l'analyse culturelle et dans l'interprétation.

### **Au cœur de l'autoethnographie, un choix méthodologique**

Au sein même de l'autoethnographie, il existe des débats épistémologiques et méthodologiques qui m'ont obligée à préciser ma posture autoethnographique dès les premières étapes de mes choix méthodologiques. Denzin (2006) met à jour les différentes tendances chez les principaux chercheurs du domaine. Sur une des extrémités du continuum se trouvent Atkinson (2006) et Anderson (2006) qui préconisent une approche analytique, théorique et objective de l'autoethnographie. Sur l'autre extrémité se trouvent les auteurs qui veulent changer le monde en écrivant à partir de leur cœur, soit Bochner, Ellis, Jones, Richardson et St-Pierre. Bochner et Denzin se retrouvent à l'autre bout du continuum objectivité/subjectivité et prennent clairement position pour la tendance subjective de l'approche, une approche évocatrice et émotionnellement engagée. Comme Pelias (2004), Denzin (2006) recherche une forme d'écriture qui adopte une méthodologie du cœur, une forme qui écoute le cœur, sachant que de cette façon, nous apprenons à aimer, à pardonner, à guérir et à aller de l'avant (p. 423).

Dès le départ, je tends vers le pôle subjectif du continuum de l'autoethnographie. Je m'identifie aux visions de Ellis et Bochner (2000), Denzin (2006) et Pelias (2004). À chaque étape de ma recherche, fut-ce au moment de la resouvenance des moments passés ou lors de l'analyse et de l'interprétation, tout comme à l'étape de l'écriture, je me retrouve totalement engagée dans le processus, à la fois intellectuellement, émotionnellement, physiquement, aussi bien que spirituellement. C'est dans mon corps et dans mes émotions que je revis des moments intenses, que j'en choisis certains et que j'en laisse d'autres de côté. Les émotions sont intimement liées à chaque étape du processus : la resouvenance qui réveille des émotions enfouies parfois difficiles à supporter, l'écriture qui me prend par surprise et me laisse parfois sans voix, aussi bien que l'analyse et l'interprétation qui jettent des ponts entre des expériences apparemment bien éloignées les unes des autres, en plus de mettre en lumière les liens entre mes propres expériences et la réalité culturelle et sociale où se sont vécues ces expériences. Je dirais que pendant presque huit ans, de façon cyclique et plus ou moins intensément, cette recherche a pris tout mon être. Pas étonnant qu'il ait fallu laisser du temps d'approvisionnement, du temps de maturation et le temps nécessaire pour l'acceptation, la guérison et le pardon.

## **2. LES ÉTAPES DE LA MÉTHODE AUTOETHNOGRAPHIQUE**

Comme toute méthode de recherche, l'autoethnographie doit produire des données, les traiter et les analyser.

### La production de données.

Ma recherche portant sur presque six décennies, je me suis retrouvée assez rapidement submergée par une quantité importante de données de différentes provenances et de différentes natures. En fait, les données utilisées dans ma recherche proviennent de trois sources temporelles principales : a) les premières trouvent leur origine dans un puits de souvenirs personnels issus du passé, b) les secondes proviennent du présent alors que c) les dernières sont issues de l'extérieur.

a) Les informations retrouvées dans le passé constituent une base des données autoethnographiques élaborées non seulement par le biais d'exercices d'écriture, mais également par le moyen de données vidéo ou audio et, secondairement, par divers supports artistiques ou visuels, tels des photos, des collages, des cartes heuristiques, une ligne de vie. Dès le départ, les parcelles d'information récupérées du passé ont été ordonnées de façon successive, chronologique, dans des dossiers spécifiques, sous forme électronique ou en format papier. Avant l'enregistrement de mon récit de vie (11 cassettes de 90 minutes), la création d'une ligne de vie autobiographique s'est avérée fort pratique pour mettre en évidence des expériences ou des événements marquants, des moments intenses et des moments de routines personnelles ou sociales. Subséquemment, la technique de l'inventaire a permis de mettre de l'ordre dans les données recueillies en les catégorisant, en les ordonnant par priorité. Les activités d'inventaire ont non seulement permis de recueillir des données, mais ont également, dès le début du processus, introduit les dimensions d'évaluation et d'organisation des données. Enfin, ce que Chang (2008) nomme la visualisation de soi a favorisé l'expression des souvenirs personnels de façon visuelle par des diagrammes, des cartes heuristiques, des tableaux et des dessins. Les fragments de données représentés dans des images visuelles simples m'ont permis, par l'écriture, de déployer ensuite ces images à l'intention des lecteurs. Comme moyen de dresser un portrait global de mon itinéraire, la bioscopie de Desroches (1990) s'est avérée très pertinente. Pour Desroches, la bioscopie poursuit deux objectifs, visualiser (scopie) le trajet de vie (bio) en une page ou deux et faire ressortir les apprentissages et les actions les plus significatives, celles qui brodent le fil rouge de nos recherches, de nos actions, de nos engagements personnels, socioprofessionnels et existentiels.

b) Contrairement à la première source de données qui puise dans le passé, la deuxième source provient du présent. Les données furent ici recueillies par l'observation de soi et par une pratique autoréflexive. Alors que l'observation de soi produit des données en cours de recherche, la pratique auto-réflexive rassemble des données produites par l'introspection et représente le point de vue actuel du chercheur. Elle peut être réalisée en solo, Chang (2008) parle alors d'auto-observation systématique, ou en interrelation avec d'autres, ce que l'auteur nomme une auto-observation interactive telle qu'elle peut se vivre dans l'entretien d'explicitation de Pierre Vermersch (2006). Pour Chang (2008), l'auto-observation est une technique de production de données très utile en recherche qualitative puisqu'elle donne accès à des expériences cachées, insaisissables et/ou personnelles telles que les processus cognitifs, les émotions, les motivations, les actions cachées, les actions oubliées et les activités socialement restreintes, et qu'elle amène à la surface ce qui est pris pour acquis, habituel, et/ou ce qui est composé de matériel inconscient non directement disponible pour la resouvenance. Le journal de terrain dans lequel j'ai consigné non seulement mes pensées et mes sentiments relatifs au processus de recherche, mais aussi des

notes plus objectives provenant du terrain est vite devenu mon outil d'écriture le plus important. Je suis rapidement tombée d'accord avec Chang (2008) à savoir que dans une recherche autoethnographique où le processus favorise l'introspection et l'auto-réflexion, il est pratiquement impossible de séparer les données descriptives (objectives) des données interprétatives (subjectives). Le journal de recherche s'est révélé l'instrument qui m'a permis d'effectuer des allers-retours dans une pratique auto-réflexive et d'éviter de tomber dans le piège de l'absorption en moi-même, un danger qui selon Chang (2008) menace les chercheurs autoethnographiques. Tout au long du processus, l'écriture de mon journal de recherche m'a obligée à garder à l'esprit le cadre dans lequel cette recherche se déployait, à la fois dans sa dimension personnelle, mais également dans sa dimension culturelle.

c) Alors que les deux premières sources de données sont profondément ancrées dans des expériences vécues et dans des points de vue sur les contextes physique, politique et historique de ma vie, les données provenant de sources extérieures ont permis d'ajouter des perspectives différentes et des informations additionnelles qui favorisent l'approfondissement et l'analyse de la subjectivité. Des entrevues et des *focus groups*, formels et informels, réalisés directement avec des membres de ma famille, des anciennes collègues du pensionnat des Sœurs du Bon-Pasteur, de l'École normale des Ursulines ou de l'*Institute of Transpersonal Psychology*, des amis, des étudiantes, des collègues ont servi à stimuler ma mémoire, à rassembler de nouvelles informations, à valider des données personnelles, à compléter certaines informations manquantes et à recueillir la vision des autres à mon égard. Des documents officiels, divers artefacts textuels écrits par mes étudiants en Formation initiale à l'enseignement se sont également révélés des sources valides de données, de même que les artefacts non écrits tels des photos, des diaporamas, des enregistrements sonores et des vidéos.

Devant une telle profusion de données, la question devint alors : Comment créer du sens à partir d'une montagne de matériaux apparemment si disparates ?

### **Le traitement des données**

Face aux matériaux recueillis, il m'a fallu prendre un recul pour réfléchir, relire, écouter ou visionner le tout plus d'une fois, dans une tentative de retracer mon histoire et mon vécu le plus fidèlement possible, tout en demeurant ouverte, afin d'éviter de succomber à la tentation prématurée de codifier et/ou de catégoriser ces données. Pour m'aider à mettre de l'ordre dans ce qui m'apparaît alors un « fouillis créatif », j'emprunte tout naturellement les étapes de traitement de données de Chang (2008), soit l'étiquetage, l'épuration, l'analyse et l'interprétation et l'écriture.

À l'étape de l'étiquetage, les données autoethnographiques se présentent sous forme de fragments d'information inclus dans les différentes sources dont nous venons de discuter dans la partie précédente. Une organisation régulière des données permet de garder le cap sur le sujet de la recherche et de reconnaître les manques où davantage d'information doit être recherchée, les redondances où plus de données que nécessaire ont été recueillies et la non-pertinence où les données doivent être élaguées et écartées. Cette étape est capitale, car des données clairement identifiées et classées facilitent les étapes ultérieures d'analyse et d'interprétation.

Lors de l'épuration des données, il a fallu rétrécir le focus de la cueillette et approfondir l'analyse en réduisant les données les moins importantes ou redondantes et en développant les données les plus significatives et les plus pertinentes. Lors de cette étape du traitement des données, la production dut être temporairement interrompue afin de permettre un examen plus précis de la direction prise depuis le début du processus. En effet, les moments d'épuration, des temps de deuil, il y en a eu tout au long du processus, exigeant de laisser aller, de choisir les données les plus significatives et de laisser partir l'accessoire. De cette façon, l'épuration devient une étape où des thèmes peuvent commencer à apparaître.

L'analyse et l'interprétation des données, tout comme le processus de recherche autoethnographique, se reconnaissent dans une spirale herméneutique. Les étapes se chevauchent continuellement. Ainsi, pendant que je recueille des données, je les organise en les étiquetant et en les classant, j'en développe certaines tout en élaguant d'autres. La production, l'analyse et l'interprétation des données sont, tout au long du processus de recherche, réalisées de façon parallèle, elles s'informent l'une l'autre dans un mouvement cyclique (Chang, 2008 ; Taylor et Bogdan, 1984). En fait, le traitement des données représente une étape qui, lorsqu'elle est réalisée de façon efficace, va grandement faciliter l'analyse et l'interprétation des données, point que j'élaborerai plus loin.

Dans cette recherche, l'écriture a été utilisée aussi bien pour produire des données que pour les analyser. L'étape de l'écriture a commencé au tout début du processus de recherche autoethnographique et s'est déroulée tout au long de la recherche sous forme de notes, de citations, de réflexions, de journal, d'idées, de pistes, d'impressions, de poésie. En fait, pour ma part, je peux dire que l'étape de l'écriture a précédé ma recherche de plusieurs années, puisque de nombreux documents écrits antérieurement à la recherche ont été utilisés, des documents qui, bien que produits dans un but de recherche personnelle, n'ont pas intentionnellement été réalisés dans le but précis de cette recherche universitaire. La partie suivante décrit plus en détail l'écriture autoethnographique dans sa spécificité.

### 3. UNE EXPÉRIENCE D'ÉCRITURE AUTOETHNOGRAPHIQUE

De façon concrète, l'écriture de cette autoethnographie porte sur un ensemble de faits historiques et de moments particuliers, sur des faits tirés de ma mémoire et des souvenirs d'expériences de vie. Des souvenirs façonnés par des expériences tout au long de la vie qui ont, pour paraphraser Ngunjiri et alii (2010), construit ma réalité et sont devenus mes vérités, et ce, peu importe leur degré de vérité lorsqu'on les situe dans la perspective de mon histoire, de mon existence humaine (p. 75). En fait, le processus d'écriture autoethnographique a offert une fenêtre à travers laquelle j'ai pu non seulement mieux me comprendre, mais aussi mieux comprendre le monde. L'écriture, comme mode de production de données, laisse des traces, mais elle devient en plus un moyen d'accès à l'expérience. En ce sens, l'écriture autoethnographique est un engagement et demande une acceptation de se laisser travailler par ce qui émerge. Je dois reconnaître que l'écriture fut une épreuve dans la rencontre en face à face avec mes expériences passées. Le moment qui se dévoile comporte son lot d'émotions, de sensations et de souvenirs engrammés dans le cerveau et dans le système nerveux. Revisiter par l'écriture, entre autres, les "gâchis" du passé ouvre sur une intensité d'émotions qui bloque pour des jours, sinon des semaines, le flot de l'écriture. Il m'a fallu à quatre reprises me réfugier à Ermi-Source, un centre de

solitude et de silence situé à Squatec dans le Témiscouata, pour donner le temps au processus de trouver une voie de sortie vers le pardon.

L'écriture finale réclame, quant à elle, une nouvelle façon de voir et des stratégies différentes. Alors que j'étais, dans les premières phases du processus, à la recherche d'éléments de valeur dans une masse de données, l'écriture de la thèse autoethnographique a demandé, à l'instar des autres étapes, un incessant aller-retour herméneutique entre l'immersion dans l'intimité des données et l'émergence dans l'univers plus constructif et général de l'interprétation. Les questions passent de « qu'est-ce que » à « comment » et « pourquoi »? À cette étape, les réponses se trouvent davantage dans l'esprit de la chercheuse que dans les données elles-mêmes (Chang, 2008).

Essentiellement, les écrits autoethnographiques impliquent un processus d'interprétation créatif. À chaque étape de la recherche, je n'ai pu éviter d'interpréter. Que ce soit lors de la production de données où j'ai choisi des souvenirs, pendant l'analyse lorsque je déterminais des thèmes et au moment de l'interprétation où je cherchais et dégageais du sens des données. L'histoire du passé se trouve traitée à partir des découvertes réalisées tout au long du processus. Dans cette perspective, l'auto-réflexion et l'auto-analyse ne peuvent que transformer. L'interprétation devient créative. Comme l'exprime Freeman (2004), l'interprétation de soi est... un acte d'auto-construction, ou de *poiesis*-auto-articulation et découverte de soi qui entraînent également une création de soi. Cela entraîne de la même façon l'idée de développement, c'est-à-dire la création d'une vision nouvelle et peut-être plus adéquate de qui et de quoi on est. [...] ce qui est impliqué c'est que la compréhension à laquelle on arrive est, sans doute, meilleure – plus complète, plus compréhensive, plus adéquate – que la précédente... C'est le processus de représenter le passé d'une nouvelle façon et de reconfigurer, à son tour, le soi d'une façon qui amène au-delà de ce qui existait précédemment. Le mouvement de retour en arrière de l'histoire finit donc par être dialectiquement entremêlé avec le mouvement vers l'avant du développement.

À la lecture d'autoethnographies, le mouvement d'auto-développement devient vite apparent. L'interprétation créative de la vie du chercheur, voilà ce qui a besoin d'être exprimé dans ce type d'écrit.

#### Quatre types d'écrits autoethnographiques

Différents chercheurs ont tenté de classer les écrits ethnographiques. Chang (2008), quant à elle, propose quatre catégories qui s'appliquent plus particulièrement à l'autoethnographie : a) descriptive-réaliste, b) confession-émotionnelle, c) analytique-interprétative, et d) imaginative-créative » (p. 143).

a) Les écrits descriptifs-réalistes présentent aussi précisément que possible, sans évaluation ni jugement, des lieux, des événements, des expériences, des personnes et/ou des environnements. Les écrits autoethnographiques contiennent des descriptions très précises qui permettent aux lecteurs de pénétrer dans le monde de l'auteur. Bochner et Ellis (1996) et Chang (2008) encouragent les chercheurs à ajouter autant de détails que possible à leurs récits. Une autoethnographie ne peut s'exclure de son récit pour en faire un portrait fidèle et sans évaluation, mais elle doit décrire les contextes et les comportements de façon aussi réaliste et objective que possible. Une description claire et précise, non évaluative s'avère particulièrement utile dans les étapes subséquentes d'analyse et d'interprétation.

b) Dans le style confession-émotif, le chercheur est libre d'exprimer ses émotions les plus confuses, les aspects de sa vie qui lui causent problème et les dilemmes qui le préoccupent, par exemple la recherche de Chatham-Carpenter (2010) sur l'anorexie qui provoqua chez la chercheuse le retour de pensées et de comportements malsains ultérieurement éprouvés. La possibilité de parler au cœur des lecteurs est une des raisons pour lesquelles les chercheurs sont attirés par ce type d'écriture (Ellis, 2004). Ce dernier fait alors appel à la vulnérabilité du lecteur et l'invite à participer de façon plus étroite au récit. Pour Sparkes (2002) cependant, ce type d'écrit peut être jugé comme un exercice de catharsis ou comme de l'auto-complaisance puisque des auteurs peuvent profiter du récit de leur vie pour se libérer d'un fardeau personnel.

c) L'écrit analytique-interprétatif est celui auquel s'apparente plus particulièrement cette thèse autoethnographique, puisqu'elle a comme but d'identifier les éléments principaux du récit et d'établir des liens significatifs entre eux. Dans la masse de données, elle met en évidence les plus pertinentes et explique, se basant sur des aspects spécifiques, les interrelations entre ces dernières et la recherche en cours. Ce type d'écrit situe les données dans un contexte plus large et établit des ponts entre l'histoire personnelle et le contexte culturel. Un exemple d'écriture analytique-interprétative se retrouve dans le mémoire de Lazarre (1996) où elle relate son expérience d'avoir élevé des fils Black (biracial) en tant que mère White (Jewish). Elle y analyse les implications de la question raciale dans sa vie personnelle et interprète les relations raciales dans un contexte social plus large (Chang, 2008).

d) Le type d'écrit imaginaire-créatif est le plus éloigné de l'écriture universitaire conventionnelle. Pour Chang (2008), il est le plus audacieux. La créativité des écrits de ce type peut se manifester aussi bien dans la poésie, la fiction que sous la forme de pièces de théâtre. La créativité du chercheur est la seule limite à l'écriture autoethnographique. En contrepoint, la créativité fait appel à celle du lecteur. Malgré des critiques qui accusent ce style d'écriture de n'être pas scientifique et de ne pas mettre suffisamment d'importance sur la dimension de l'analyse et de l'interprétation culturelle, des chercheurs ont utilisé, sans s'en excuser, leur énergie créative dans des parties ou dans la totalité de leur œuvre (Chang, 2008 ; Richardson, 1994).

Cette autoethnographie, tout en reconnaissant une parenté particulière avec le style analytique-interprétatif, concède des emprunts à chacun des trois autres styles.

### **Quelques outils et techniques de production des données autoethnographiques**

Dans une recherche autoethnographique, les données proviennent du passé et du présent de la vie de la chercheuse, mais également de l'extérieur. Certaines données existantes peuvent dès lors être recueillies. Par contre, d'autres données demandent à être produites. Les techniques et les outils privilégiés pour la production de données furent : le récit de vie, le journal de recherche, tous les outils permettant d'élaborer les données intuitives inclus dans la catégorie outils complémentaires, l'écriture de textes sous la forme de vignettes, les rencontres et les discussions avec des personnes et la documentation écrite de toutes sortes.

Le journal de recherche, mon fidèle compagnon depuis plus de 20 ans, fut précieux à plusieurs niveaux. D'abord, il m'a permis de consigner les événements de ma vie, tant extérieure qu'intérieure, dont le souvenir risquait de disparaître de mon champ de

conscience, particulièrement pendant les périodes d'activité intense. Il a pris successivement la forme du journal intime, du journal d'itinérance, du journal de pratique avant de devenir journal de recherche. Quelle que soit la forme, mon journal m'a tenue au courant de mon propre développement. Pour Karsenti et Savoie-Zajc (2004), le journal a tout le mérite d'être un outil de recherche pertinent. Le journal comme outil de recueil de données a comme fonction de permettre au chercheur de retrouver la dynamique du terrain et de reconstituer les atmosphères qui ont prévalu pendant la recherche, cela une fois que le travail sur le terrain est terminé et qu'il faut rédiger le rapport de recherche, le mémoire ou la thèse (p. 148). Dans cette recherche j'étais, comme chercheuse, mon propre terrain et le journal s'est avéré non seulement pertinent, mais essentiel. Les données qu'il contient constituent « la mémoire vive » de ma recherche et j'y suis retournée régulièrement pour valider une date, retrouver une citation, vérifier des données et/ou des références ou récupérer une réflexion autour d'un thème précis. Mon journal m'a accompagnée préalablement à ma recherche, mais depuis, à chaque étape, consignation, écriture, élagage des données ou analyse et interprétation, il demeure une référence fiable. Il a finalement servi de base à l'écriture des données issues des outils complémentaires dont la prochaine partie fait état.

Les outils complémentaires sont des outils moins conventionnels en recherche qui trouvent cependant une précieuse place en recherche autoethnographique. Quelques outils de production de données furent, d'abord timidement, empruntés à la recherche intuitive, une des méthodes de recherche transpersonnelle. Comme l'explique Anderson (1998), les méthodes de recherche transpersonnelle incluent l'intuition, la connaissance directe, l'expression créative, les états alternatifs de conscience, le travail sur les rêves, les contes, la méditation, l'imagerie mentale, les indices émotionnels et physiques ainsi que d'autres manifestations intérieures comme de possibles stratégies et procédures à toutes les étapes de la recherche. Pour ma part, les rêves, la méditation, l'expérience d'états modifiés de conscience spontanés, le collage, le dessin, la visualisation et la méditation comptent parmi mes principales sources significatives d'inspiration. Chaque nouvelle information était incluse dans mon journal sous des formes aussi variées que des poèmes, des haïkus, des textes poétiques, le contenu d'un rêve, des cartes heuristiques par exemple. Écrits spontanément, sur le moment, certains de ces textes ont fait l'objet de relectures successives et pour certains de réécritures étalées dans le temps. Les écrits étaient regroupés sous un thème puis développés ou synthétisés selon le cas. Ce qui m'apparaissait au début comme des outils parallèles de production de données est devenu en fait des outils essentiels et complémentaires à ma recherche. Non seulement ils m'ont permis d'avoir accès à mes données, mais ils m'ont servi aussi à produire de nouvelles données.

Vint un moment où il a fallu choisir la forme des données. C'est alors que la forme « vignette » s'est imposée. Une vignette autoethnographique est une fenêtre qui permet aux lecteurs d'avoir accès, dans ses dimensions sensorielles et émotionnelles, à l'intensité d'un moment significatif. Les moments qui se donneront à voir ici furent limités à douze. Douze vignettes, douze descriptions de moments intenses provenant d'expériences vécues dans le monde de l'éducation conventionnelle aussi bien que dans des milieux éducatifs alternatifs à partir de différents points de vue : comme élève adolescente pensionnaire, puis comme mère et formatrice andragogue, comme étudiante adulte et enfin comme formatrice en formation initiale en enseignement. Les vignettes permettent également, par une analyse qualitative subséquente, de faire à la fois ressortir, approfondir et comprendre les

dimensions émotionnelles de l'histoire (Denzin, 1989 ; Ellis, 1998 ; Humphreys, 2005). Elles seront tirées de sources différentes. Elles peuvent être basées sur des notes prises sur le moment, elles peuvent être constituées d'extraits de journaux, tout comme elles peuvent provenir de sources telles que l'écriture libre, l'introspection pratiquée en solo ou accompagnée (Humphreys, 2005). L'introspection en solitaire permet de produire des écrits sous forme de « Je me souviens »<sup>3</sup> par exemple, alors que l'introspection accompagnée vécue lors d'entretiens d'explicitation, selon la méthode de Vermersch (1990), résulte en un entretien enregistré dont le verbatim, sous forme auditive ou écrite, devient matériel d'où je peux extraire une vignette à analyser. Pour Humphreys (2005), les vignettes permettent d'approfondir la dimension réflexive d'une autoethnographie. Pour l'auteur, la réflexivité est le retour en arrière d'une enquête ou d'une théorie ou d'un texte sur ses propres possibilités formatives. Cette dimension de réflexivité m'apparaît essentielle, car je veux éviter par-dessus tout d'être ce que Pelias (2003) nomme une touriste académique qui ne parvient qu'à effleurer la surface de sa recherche. En fin de trajet, je me demande jusqu'à quel point j'ai su éviter ce piège.

La resouvenance se décrit comme la recherche et la réappropriation de souvenirs. Une première catégorie de souvenirs revient naturellement et aisément à la mémoire. D'autres nécessitent un déclencheur, par exemple, les photos du pensionnat que mon amie Marcelle me fait parvenir et qui enclenchent non seulement une suite d'images de surface, mais également des vagues de plus en plus profondes de souvenirs et d'émotions. Je leur donne voix par l'écriture, j'accepte de les accueillir dans un mouvement tout nouveau de compassion pour cette adolescente, prisonnière des normes et des règles de l'époque. D'autres souvenirs peinent à émerger de l'inconscient, il faudra attendre et les recevoir dans des rêves, dans des moments de conscience spontanée, par le biais de collages ou de l'écriture et pour d'autres, plus rétifs ou délicats, sensibles, l'entretien d'explicitation devient un outil qui permet l'accès dans la sécurité de l'accompagnement d'un autre en qui j'ai confiance. Une dernière catégorie de souvenirs, enfin, ne me sera pas accessible pendant la durée de cette recherche. Et ne le sera peut-être jamais. Dans l'écologie personnelle intérieure, j'accepte de laisser dans l'inconscient ce qui a besoin d'y séjourner plus longtemps ou à jamais.

Comme les moments clés de tension étudiés dans cette recherche comportent presque toujours une forte dimension émotionnelle et souvent physique, le rappel est par conséquent facilité. Certaines vignettes peuvent contenir une dimension socio-historique intrinsèque et particulièrement explicite comme par exemple celle rédigée suite à la rencontre entre trois générations d'éducatrices. D'autres peuvent décrire des moments de nature intrapsychique dont la dimension culturelle est moins évidente. Ce sont les phases subséquentes de l'analyse et de l'interprétation qui permettront de dégager la nature autoethnographique du moment.

---

<sup>3</sup> Les « Je me souviens » sont de courts récits phénoménologiques décrivant une expérience perçue comme importante. Dans une posture de suspension du moment, l'expérience est décrite « au plus près », dans ses dimensions sensorielles les plus précises. L'exercice permet de faire émaner le fil conducteur, le fil rouge comme le nomme Galvani (2004). Lors de relectures successives, dans une spirale herméneutique, les thèmes principaux apparaissent, des niveaux inconscients de sens sont amenés à la conscience et les liens entre les thèmes fondateurs des textes sont dévoilés.

Le premier jet d'écriture prend parfois une forme anecdotique, car il n'est pas évident de saisir le moment, de saisir l'instant où l'expérience apparaît dans l'ensemble de ses dimensions sensorielles. C'est à cet endroit, où le contact avec le moment touche sa limite, que l'accompagnement par l'entretien d'explicitation peut s'avérer fort utile. Élaborée par Pierre Vermersch au début des années 1990, la technique de l'entretien d'explicitation, EdE pour la brièveté, a connu depuis un développement constant en France comme au Québec. Entre autres, l'EdE tente d'aider la personne à se donner accès à la dimension pré-verbale de ses expériences, et ce, en tenant compte de toutes les dimensions sensorielles : visuelle, auditive, kinesthésique, motrice, gustative et tactile.

La recherche à la première personne représente un défi certain quant à la capacité de la chercheuse de se donner accès à son expérience subjective sans s'enfermer dans sa propre réalité. La relation entre l'interviewer et la chercheuse permet d'éviter le piège. C'est en présence de l'autre que l'interviewé vise à décrire le plus finement possible son expérience jusque dans ses dimensions pré-réfléchies. La qualité de la relation de confiance et l'abandon à l'accompagnement de l'autre permettent à la chercheuse de plonger dans une expérience dont certaines dimensions appartiennent à l'être intime non encore conscient.

Les rencontres et les discussions avec d'autres personnes sont demeurées centrales du début à la fin du processus de recherche et d'écriture. Tout au long du processus, j'ai senti le besoin de valider mes données et mes interprétations ainsi que de les compléter auprès d'autres personnes. J'ai entretenu un dialogue constant avec quelques personnes, amis et collègues, qui m'ont apporté un soutien précieux. Certaines vignettes analysées et interprétées ont été lues par des personnes ayant vécu à la même époque et parfois partagé les mêmes événements ou circonstances. Par exemple : J'ai rencontré Marcelle, une amie pensionnaire avec moi chez les Sœurs du Bon-Pasteur, afin de valider ma vignette 1 et le traitement que j'en avais fait. Cette conversation m'a permis de compléter certaines informations et de recueillir les photographies qui illustrent la vignette. Cette vignette a également été lue par ma sœur et par trois collègues de l'École normale. La réaction provoquée chez mes amies m'a confirmée dans le fait que l'une des caractéristiques d'une autoethnographie est de créer chez les lecteurs une résonance à la fois émotionnelle et réflexive. Dans ce type de recherche, il est tout à fait justifié, sinon essentiel de se questionner sur la place de l'autre, car quoique les récits autoethnographiques aient comme focus l'auteur, ils embrassent bien plus large que ce seul auteur. Les autres pénètrent souvent dans le récit comme des personnes plus ou moins intimement reliées au soi. Comme être en relation, le soi est inévitablement relié aux autres, que ce soit la famille, les communautés locales ou nationales, le monde dans une série de cercles concentriques qui se chevauchent avec les autres. L'exercice d'écriture d'une autoethnographie, tout en étant solitaire, ne peut se faire qu'en constante relation avec l'autre. À chaque moment, j'y croise une sœur, un ami, un fils, une connaissance, un étranger même. Sans la relation à l'autre, le récit serait sans âme, sans émotion. Par conséquent, l'étude et l'écriture d'autoethnographies sont des activités extrêmement valables dans la compréhension de soi et des autres personnes reliées à soi.

Enfin, la documentation écrite provient de diverses sources : de nombreux livres et articles comme en témoigne la volumineuse bibliographie, de multiples textes rédigés par moi-même récents ou anciens, par des étudiantes ou par des collègues et amis ainsi que des documents officiels tels des programmes gouvernementaux ou des bulletins scolaires.

#### 4. L'ANALYSE ET L'INTERPRÉTATION DES DONNÉES AUTOETHNOGRAPHIQUES

À la base, l'analyse des données est qualitative. Parallèlement à l'analyse autoethnographique omniprésente, l'analyse en mode écriture s'est avérée une méthode privilégiée. L'écriture devient une praxis d'analyse comme nous l'élaborerons dans une prochaine partie. Pour Paillé (2007), l'analyse qualitative en mode écriture constitue une « méthodologie de la proximité » une méthodologie qui s'exerce « au plus près des phénomènes qu'elle souhaite mettre en lumière, des acteurs qui les incarnent, des contextes qu'elles portent, mais aussi du chercheur qui les examine avec toute sa sensibilité théorique et expérientielle » (p. 5-6).

*Dans tous les cas, l'interprétation est le fruit d'une conversation : avec l'histoire, avec des sources, des traces, avec des théorisations, avec les autres, avec les lecteurs. (Pierre Paillé, 2010)*

L'étape cruciale de l'analyse et de l'interprétation exige de la patience. Dans la recherche autoethnographique, aucune stratégie ne permet d'atteindre des résultats rapidement et facilement (Chang, 2008). Pour Denzin et Lincoln (1994) : « The processes of analysis, evaluation, and interpretation are neither terminal nor mechanical. They are always emergent, unpredictable, and unfinished »<sup>4</sup> (p. 479). Chang (2008) décrit ainsi les défis de cette étape :

*Like other ethnographic inquiries, this step in the research process is methodologically nebulous to describe because analysis and interpretation require the researcher's holistic insight, a creative mixing of multiple approaches, and patience with uncertainty. However, careful and skillful interweaving of data collection, analysis, and interpretation will ultimately lead to production of narratively engaging and culturally meaningful autoethnography (p. 126).<sup>5</sup>*

À tout moment, il faut garder à l'esprit que le but de l'autoethnographie est de développer une meilleure connaissance culturelle des données. Ce qui implique d'incessants allers-retours entre soi, les autres, le contexte personnel et le contexte social. L'étape de l'analyse et de l'interprétation est cruciale, car, si elle permet de décrire ce qui s'est passé dans la vie du chercheur, elle tend surtout à expliquer de quelle façon les liens qui relient les parcelles de souvenirs expliquent les présuppositions du chercheur et ses relations avec les autres et la société. C'est principalement à cette étape que l'autoethnographie se distingue des autres écrits autobiographiques qui mettent surtout l'accent sur l'écriture de l'histoire de vie.

L'analyse des données, toute dépendante qu'elle soit de l'interprétation, en diffère essentiellement. Alors que l'analyse est l'activité qui cherche à comprendre les relations

<sup>4</sup> Les processus de l'analyse, de l'évaluation et de l'interprétation ne sont ni définitifs ni irréflectifs. Ils sont toujours en création, imprévisibles et inachevés.

<sup>5</sup> Comme pour les autres recherches ethnographiques, cette étape dans le processus de la recherche est méthodologiquement compliquée à décrire parce que l'analyse et l'interprétation exigent la perspicacité holistique du chercheur, un mélange créatif de plusieurs approches et la patience avec l'incertitude. Toutefois, la mise en relation prudente et habile de la cueillette, de l'analyse et de l'interprétation des données débouchera sur la production d'une autoethnographie au récit engageant et culturellement signifiante.

entre les différents éléments des données, l'interprétation tend, quant à elle, à découvrir le sens culturel derrière les données. Le sens ne se donne pas à partir directement des données. Comme Hooder (2003) l'explique : « meaning does not reside in the text but in the writing and reading of it. [...] Thus there is no 'original' or 'true' meaning of a text outside specific historical context » (p. 156).<sup>6</sup> En fait, les deux étapes sont étroitement entremêlées tout au long du processus. L'analyse tend à fracturer l'information (catégoriser, coder, organiser) alors que l'interprétation (thématiser, contextualiser) oblige les chercheurs à faire des liens, à établir des ponts entre les parties séparées. En comparaison, la recherche quantitative exige la prédictibilité, la généralisation, l'objectivité tandis que la recherche qualitative, dont l'autoethnographie, tient compte de la réalité du chercheur et laisse place à des facteurs tels que « the three «'I's» soit « insight, intuition, and impression » (Chang, 2008). L'autoethnographie comporte un élément hautement personnel et exige une approche sur mesure.

Les moments analysés ont été privilégiés parmi une multitude d'autres, car ils témoignent de la quête transpersonnelle qui a donné sens à ma vie et ils ont participé à la construction de l'éducatrice/formatrice que je suis devenue. Chacun de ces moments s'est déroulé dans l'univers de la culture de l'éducation. En effet, pour Van Maanen (1988), d'un point de vue ethnographique, l'éducation est vue comme une culture dont les enseignants sont les travailleurs terrain. Ces vignettes constituent les données terrain, recueillies à partir de mes souvenirs d'expériences de vie et elles sont organisées et présentées dans un ordre chronologique, à partir de mes douze ans, l'époque de mon secondaire jusqu'à mes soixante-six ans, vers la fin de ma carrière. L'analyse et l'interprétation des données, supportées et référencées par la littérature, suivent chaque vignette. L'écriture des vignettes procède selon une structure souple. Souple en ce sens que l'importance accordée aux différentes sections des vignettes varie selon les thèmes élaborés. La plupart des parties de ce chapitre sont introduites par une vignette rédigée sous la forme d'un « Je me souviens », c'est-à-dire du récit phénoménologique d'un moment intense (Galvani, 2004). Vient ensuite une description du contexte dans ses dimensions socioculturelle et personnelle.

Par exemple, la première vignette décrit un moment intense, significatif, vécu par l'adolescente. Ce moment allait influencer la construction de mon identité non seulement personnelle, mais, plus tard, professionnelle. « Je sais que je suis laide, grosse, méchante, mais je sais que je peux compter sur mon intelligence. Avec Sœur Sainte-Rose, je ne me suis pas une seule fois sentie de trop ou sentie trop. J'ai ma place. Je me sens respectée, traitée en grande. ... Elle prend le temps de poser son regard sur moi. Ça n'est pas par accident. Son regard me fait sentir que je vaudrais la peine » p. 104. Ce texte, par sa nature, mais également par sa situation dans le temps historique, fait appel à des éléments culturels singuliers tels : être fille, la relation au corps, l'omniprésence de la religion culpabilisante, l'éducation de l'époque, la Révolution tranquille et les changements sociaux et politiques qu'elle entraîne, etc. Le moment est à la fois riche de profonde valeur personnelle et porteur d'une indéniable signification culturelle.

Par la suite, le texte de la vignette est donc repris et analysé en mode écriture. Cette opération a été l'occasion de frustrations, car même si j'avais le désir d'approfondir

<sup>6</sup> Le sens ne se trouve pas dans le texte, mais plutôt dans la lecture et l'écriture du texte. [...] Par conséquent, il n'y a pas de sens du texte 'original' ou 'vrai' en dehors du contexte culturel spécifique.

l'analyse des vignettes comme une thèse autobiographique l'aurait autorisé, j'ai dû me limiter pour tourner mon attention vers la dimension culturelle du moment décrit. Des concepts procurant des éléments d'interprétation sont ensuite introduits avant de terminer par une conclusion autour du sens que représente cette vignette pour moi.

### L'analyse qualitative

Pour Mucchielli et Paillé (2012), la visée de l'analyse qualitative est de donner un sens, de comprendre des phénomènes sociaux et humains complexes. Par conséquent, les enjeux de l'analyse qualitative sont ceux d'une démarche discursive et signifiante de reformulation, d'explicitation ou de théorisation de témoignages, d'expériences ou de pratiques. Paillé (2011) pose comme première condition à l'analyse qualitative le fait qu'elle soit directement liée à une approche terrain. Cette première condition comprend trois implications importantes. La première, dès le début de la recherche, l'analyse qualitative implique une « réduction phénoménologique ou empirique initiale » (p. 5), ce qui suppose que les hypothèses théoriques sont suspendues, laissant place aux découvertes et à l'inattendu qu'offriront les données. En effet, dans une recherche qualitative, l'analyse ne tente pas de confronter à la réalité des concepts prédéterminés ; au contraire, elle s'inscrit dans un processus général où elle tente de comprendre l'inconnu, le flou, l'ambigu, le problématique. La deuxième implication suppose une alternance régulière de la collecte des données et de leur analyse. La troisième implication, enfin, exige que les analyses soient enracinées dans les données premières.

De ce fait, par le travail d'analyse, le chercheur, tel un prospecteur, fouille dans les données à la recherche du filon qui, lorsqu'il apparaîtra, amènera à la surface la signification et la cohérence d'un matériau apparemment désordonné. L'analyse « fait ressortir des liens là où semble régner le hasard ; de ce fait, elle acquiert une efficacité redoutable » (Deslauriers, 1991, p. 79). Redoutable, car le nouvel ordre qui émergera de l'analyse risque d'étouffer la réalité et d'encadrer la vie dans les limites étroites de concepts tyranniques (Deslauriers, 1991). C'est pourquoi Mafessoli, cité par Deslauriers, propose, à la suite de quelques auteurs, d'adopter la notion plutôt que le concept. « Il vaut mieux opposer à la rigidité du concept, la mollesse de la notion. Celle-ci satisfait à notre désir de connaissance tout en relativisant le fantasme de pouvoir qui sommeille dans chaque intellectuel » (Deslauriers, p. 51).

L'analyse a comme but de mettre en lien les données recueillies, d'en faire surgir le sens à travers un mouvement itératif de lecture, de relecture, d'écriture, de réécriture et de réflexion. Qualitative, l'analyse ne s'appuie pas sur des techniques, elle accepte l'ambiguïté, elle laisse au sens le temps d'émerger à la conscience, elle demande de la patience. Pour Paillé et Mucchielli (2012), l'analyse qualitative est d'abord un acte phénoménologique, une expérience signifiante du monde-vie (*lebenswelt*), une transaction expérientielle, une activité de production de sens qui ne peuvent absolument pas être réduits à des opérations techniques (bien que des techniques essaient de les mettre en pratique) (p. 24).

### L'analyse en mode écriture

Comme nous venons de le constater, le travail d'écriture est essentiel dans les recherches qualitatives. Plus encore, l'écriture se situe au cœur de l'approche autoethnographique. L'écriture, *praxis* d'analyse, offre un outil d'analyse des données en profondeur.

Pour Paillé et Mucchielli (2012), l'analyse en mode écriture, par ses phases d'écriture et de réécriture permet, sans recours à nulle autre technique de catalogage, de reformuler, d'interpréter, d'explicitier et de théoriser les données. « L'écriture devient ainsi le champ de l'exercice analytique en action, à la fois moyen et fin de l'analyse » (Ibid, p. 123). L'écriture qui, au tout début, coule d'elle-même, spontanément, devient avec le temps de plus en plus ardue, plus réfléchie. Selon Paillé et Mucchielli (2012), « cela est probablement le signe que l'analyse se fait de plus en plus dense et traduit plus fidèlement la complexité de la réalité étudiée » (p. 196). Pour les deux auteurs, il existe trois niveaux d'écriture en analyse qualitative : la transcription, la transposition et la reconstitution. La transcription fait appel au passage des données brutes aux données écrites, par exemple, des entretiens enregistrés ou des observations qui sont transcrits. La transposition implique une opération intellectuelle alors que l'écriture en résonance se fait directement sans le filtre ou l'interprétation intellectuelle. Elle va plutôt traduire en mots écrits le ressenti, les sensations, les émotions produites par les mots parlés. La reconstitution représente en fait l'écriture du rapport même.

Dans l'analyse de matériel écrit, le processus itératif de lecture/écriture/lecture/écriture/... permet l'émergence de nouvelles significations. Le sens se dégage et des constats apparaissent. Cette méthode d'analyse qualitative d'écriture en texte suivi permet davantage que les autres méthodes l'émergence spontanée de la créativité et de l'expression libre. Paillé précise « elle se déploie sous la forme d'un flux, elle favorise l'épanchement et donne lieu à une analyse très vivante » (Ibid., p. 127).

Une première étape de l'analyse consiste à générer des constats en lien avec les matériaux à l'étude. Pour Paillé et Mucchielli, un constat « peut être défini comme une phrase ou une série de phrases tenant lieu de rapport analytique en lien avec la compréhension atteinte par l'analyste à un moment de son travail. » (2012, p. 130) Les constats peuvent être de diverses natures : dubitatifs, hypothétiques, interrogatifs, affirmatifs, etc. En cours d'analyse, les constats deviennent plus nombreux et plus étoffés, ils seront « révisés, reformulés, enrichis ». Un danger guette ici cependant. Le danger d'accumuler les constats et d'en faire des catégories, des variables. En fait, préviennent Paillé et Mucchielli, au sein du travail d'analyse en mode écriture, c'est le texte, et non les constats, qui constitue « l'unité » de sens. [...] C'est au niveau des textes plus longs que l'analyse se déploie dans sa pleine magnitude et qu'émerge le sens. Le texte est l'expérience par excellence de l'articulation de la pensée. Il offre tout l'espace voulu à l'élaboration analytique et au raffinement théorique (p. 130).

Dans cette recherche, l'analyse en mode écriture, avec ses allers-retours constants au texte, a été complétée par un deuxième mouvement itératif exigé par la dimension autoethnographique de l'analyse. La dimension ethnographie de l'autoethnographie exige de dégager une compréhension culturelle du matériau. Par conséquent, le deuxième niveau de mouvement itératif consistait à déplacer mon attention, dans un mouvement d'allers-retours constants, de moi à autrui, du contexte personnel au contexte social et culturel.

## Au sujet de l'éthique

Une autre question qui se pose concerne l'éthique d'une recherche autoethnographique.

On pourrait croire que, puisque le sujet de la recherche autoethnographique est le chercheur lui-même, la question éthique concernant les recherches impliquant des humains ne se pose pas ; ce serait faire fausse route. Quelle que soit la forme de la recherche, il faut toujours garder à l'esprit que d'autres personnes sont impliquées dans les récits auto-biographiques, que ce soit directement ou indirectement.

Les autoethnographes se sont penchés sérieusement sur la question de l'éthique et ont établi une série de mesures afin de protéger la confidentialité à chacune des étapes de la recherche. Dans tous les cas, il est essentiel de tenir compte du code de confidentialité. Protéger la vie privée des autres devient cependant beaucoup plus difficile que dans les autres études portant sur des sujets humains. L'identité du chercheur étant dévoilée, il devient facile pour les lecteurs d'identifier les autres personnes. La question posée par Clandinin et Connelly (2000) à tous les auteurs d'histoires de vie : « Do they own a story because they tell it? » il est important de garder à l'esprit que l'histoire personnelle n'a pas été vécue dans le vide et que les autres y sont toujours plus ou moins apparents. Cependant, la vérification auprès du comité d'éthique de l'Université de Sherbrooke m'a permis d'établir les conditions suivantes. Les données principales proviennent de mes propres données personnelles. Les personnes citées le sont indirectement. Comme aucune demande de données n'a été directement faite auprès des personnes citées dans ma recherche, il n'y a pas eu lieu de mettre en place des demandes de consentement. De la même façon, quelques photos datent de plus de cinquante ans et les personnes ne sont pas identifiables, ce qui préserve la confidentialité. Quant aux extraits de travaux d'étudiantes et d'étudiants, les prénoms ont été modifiés et des éléments mineurs des textes ont été légèrement altérés de façon à éviter qu'ils soient identifiés.

## EN GUISE DE CONCLUSION

Cet article a présenté une vision et une application de l'autoethnographie en recherche. Des auteurs, anglophones surtout, ont élaboré l'approche en profondeur et de nombreux chercheurs l'ont utilisée afin de mieux comprendre leur vie en relation avec leur culture. L'autoethnographie est sans contredit une approche pour les personnes qui acceptent de s'exposer à la vue de l'autre, qui veulent revisiter leur vie et l'analyser à partir des lunettes culturelles, mais c'est également une approche qui exige le désir de s'ouvrir et de se laisser travailler en profondeur par notre propre vie. Il en résulte du savoir, mais avant tout et surtout de la conscience et de la guérison pour le cœur et l'âme de la chercheuse et du chercheur.

Quoique la découverte de l'autoethnographie, sur le plan méthodologique, ait été pour moi une révélation, le processus d'écriture s'est avéré un réel défi. En revisitant les événements de ma vie, j'ai été confrontée, dans un mouvement de révélation de moi-même, à des aspects négatifs de ma *persona* et exposée à des angoisses et à des douleurs, en fait, à toute une panoplie d'émotions oubliées et/ou refoulées dans l'inconscient (Ngunjiri et al, 2010 ; Pearce, 2010). Le plus douloureux fut de regarder 'en pleine face' et de reconnaître 'en plein cœur' les blessures que j'ai infligées à ceux que j'aime.

Pourquoi alors persister dans l'utilisation de cette méthode ? Parce que je portais l'espoir de pouvoir produire un savoir qui participerait à l'amélioration de la compréhension du monde que nous habitons. Parce que j'osais espérer qu'en ouvrant mon âme et mon cœur, qu'en me rendant vulnérable, mon histoire serait assez inspirante pour être lue et pour créer une résonance chez d'autres, amenant ainsi un peu plus de cœur dans le système de l'éducation.

Il a fallu du temps. Le temps de résister, puis de céder aux forces qui me poussaient d'abord vers l'autobiographie puis vers l'autoethnographie. Il m'a ensuite fallu choisir les moments qui tisseraient la trame de cette autoethnographie. Quels moments avaient particulièrement contribué à façonner l'éducatrice actuelle ? Par l'intensité qui les caractérise, que ce soit des moments de lâcheté, de gâchis, de conscience ou de reliance, le choix de ces moments met à jour mes valeurs, mes croyances, mes blessures aussi bien que mes moments de grâce. Un tel niveau de révélation de soi m'a plongée alors en plein cœur de ma vulnérabilité. Cette vulnérabilité, je l'ai vécue à deux niveaux. Sur le plan personnel d'abord, lorsque le passé refaisait surface par faibles lueurs aussi bien que par pans entiers (Ellis, 2004 ; et Nash, 2004). Puis, sur les plans relationnel et social. Pour Nash (2004) une question primordiale est de savoir jusqu'à quel point « we can tolerate in telling our secrets and making ourselves vulnerable »<sup>7</sup>. À plusieurs reprises, j'ai dû m'arrêter, réfléchir et méditer, débattre avec moi-même afin de décider ce que je voulais que les autres sachent de moi et des personnes de mon entourage, parce qu'une fois lancés, les mots ne se rattrapent pas.

Comme chercheuse et comme personne, j'ai appris beaucoup plus que je ne m'y attendais dans ce processus. À mesure que j'avais s'imposait l'impression que la recherche que j'avais choisie m'avait également choisie. Tout au long du processus, le sujet et la méthode n'ont cessé d'évoluer, de me surprendre. À plusieurs reprises, j'ai renouvelé le « Oui ! » en retenant mon souffle et en demeurant ouverte au mystère. Ces « Oui ! » servaient, en empruntant les mots de Morin, à me relancer « dans ma quête essentielle » (1970, p. 263). Au terme du périple, je suis étonnée de réaliser le niveau de profondeur dans laquelle ma recherche m'a entraînée. Il semble que si le « produit fini » prend une forme acceptable dans le monde scientifique, c'est bien d'une quête spirituelle dont il est question ici. En effet, par sa dimension transformatrice, cette recherche fut une précieuse opportunité de développement, débouchant à la fois sur l'émergence d'une meilleure personne, je le souhaite, et sur une vue plus large des contributions que je peux apporter dans le monde. Au final, cette recherche m'a permis d'apprivoiser des pans de ma vie et de faire la paix avec des moments qui m'apparaissaient impardonnables. Il en résulte un apaisement et une conscience élargie pour la poursuite de mon voyage.

J'ai, par ailleurs, traversé de nombreux moments de frustration, car le souci d'établir un juste équilibre entre les dimensions *auto* et *ethno* de ma recherche m'a obligée à laisser de côté à la fois un niveau de profondeur introspective et une certaine envergure d'analyse culturelle. J'ai tenté, le plus possible, d'éviter un des pièges identifiés par Chang (2008), soit celui d'accorder trop d'importance à l'une des dimensions au détriment de l'autre.

Je porte l'espoir que cette autoethnographie d'une éducatrice ouvrira les portes du cœur et accordera la permission à d'autres éducatrices de se lancer dans l'aventure de la 'revisite' de leur vie et de l'écriture autoethnographique. J'ose espérer que ce livre, les réflexions et les questionnements qu'il porte, en s'alliant à d'autres qui partagent le même paradigme,

<sup>7</sup> nous pouvons accepter de dire nos secrets et de nous rendre vulnérables

apportera son humble contribution, inspirera les éducatrices et les éducateurs et qu'elle sèmera des graines qui germeront en leur temps, participant ainsi à remettre l'humain au cœur du système de l'éducation, fut-ce dans une classe, dans une équipe-école ou dans un programme de formation.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anderson, L. (2006). Analytic autoethnography. *Journal of contemporary ethnography*, 35(4), 373-395.
- Anderson, R. (1998). Intuitive inquiry : A transpersonal approach. In W. Braud, et R. Anderson. *Transpersonal research methods for the social sciences. Honoring human experience* (p. 69-94). Thousand Oaks, CA : SAGE Publications.
- Atkinson, P. (2006). Rescuing autoethnography. *Journal of contemporary ethnography*, 35(4), 400-404.
- Braud, W. et Anderson, R. (1998). *Transpersonal research methods for the social sciences. Honoring human experience*. Thousand Oaks, CA : SAGE Publications.
- Chang, H. (2008). *Autoethnography as method*. Walnut Creek, CA : Left Coast Press Inc.
- Chatham-Carpenter, A. (2010). "Do thyself no harm" : Protecting ourselves as autoethnographers. *Journal of Research Practice*, 6(1), Article M1.
- Clandinin, D. J. et Connelly, F. M. (2000). *Narrative inquiry : Experience and story in qualitative research*. San Francisco, CA : Jossey-Vass.
- Denzin, N.K. (1989). *Interpretative interactionism*. London : Sage.
- Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. (éd.) (1994). *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Denzin, N. (1997). *Interpretative ethnography : Ethnographic practices for the 21th century*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Denzin, N. K. (2006). Analytic autoethnography, or Déjà vu all over again. *Journal of Contemporary Ethnography*, 35(4), 419-428.
- Desgagné, S. (1994). *À propos de la « discipline en classe » : analyse du savoir professionnel d'enseignantes et d'enseignants expérimentés du secondaire en situation de parrainer des débutants*. Thèse de doctorat en éducation, Université Laval, Québec.
- Deslauriers, J.-P. (1988). *Les méthodes de la recherche qualitative*. Sillery : Presses de l'Université du Québec.
- Desroche, H. (1990). *Entreprendre d'apprendre : d'une autobiographie raisonnée aux projets d'une recherche-action*. Paris : Les éditions Ouvrières.
- De Souza Vasconcelos, E. F. (2011). *From « I am » to « We could be » : Teaching, learning, and doing research dialogically in ESOL teacher education*. Thèse de doctorat en éducation, University of Georgia, Athens, GA.
- Ellis, C. (1998). What counts as scholarship in communication ? An autoethnographic response. *American communication journal*, 1(2), 1-5.
- Ellis, C. et Bochner, A.P. (2000). Autoethnography, personal narrative, and personal reflexivity. In N.K. Denkin, et Y.S. Lincoln, (éd.) *Handbook of qualitative research* (2e éd.) (p. 733-768). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Ellis, C. (2004). *The ethnographic I : A methodological novel about autoethnography*. New York : Alta Mira.
- Freeman, M. (2004). Data are everywhere : narrative criticism in the literature of experience. In C. Dauite, et C. Lightfoot, (éd.), *Narrative analysis : Studying the development of individuals in society* (p. 63-82). Thousand Oaks, CA : Sage.

- Galvani, P. (2004). L'exploration des moments intenses et du sens personnel des pratiques professionnelles, *Interactions*, 8(2), 95-121.
- Hooder, I. (2003). The interpretation of documents and material culture. In N. K. Denzin, et Y. S. Lincoln, (éd.), *Collecting and interpreting qualitative materials* (2e éd) (p. 155-175). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Humphreys, M. (2005). Getting personal : Reflexivity and autoethnographic vignettes. *Qualitative Inquiry*, 11, 840-860.
- Jones, S.H. (2005). Autoethnography : Making the personal political. In N.K. Denzin et Y.S Lincoln. *Handbook of qualitative research* (3e éd.) (p. 763-792). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Karsenti, T. et Savoie-Zajc, L. (2004). *La recherche en éducation : étapes et approches*. Sherbrooke : Éditions du CRP.
- Morin, E. (1970). *Journal de Californie*. Paris : Points.
- Mukamurera, J., Lacourse, F. et Y. Couturier. (2006). Des avancées en analyse qualitative pour une transparence et une systématisation des pratiques. *Recherches qualitatives*. 26(1), p. 110-138. Document téléaccessible à l'adresse <<http://www.recherchequalitative.qc.ca/Revue.html>>.
- Ngunjiri, F. W., Hernandez, K. C., & Chang, H. (2010). Living autoethnography: Connecting life and research. *Journal of Research Practice*, 6(1), Article E1. Téléaccessible à l'adresse <<http://jrp.icaap.org/index.php/jrp/article/view/241/186>>.
- Paillé, P. (2007). La recherche qualitative : une méthodologie de la proximité. In H. Dorvil (éd.), *Problèmes sociaux. Tome III. Théories et méthodologies de la recherche* (p. 409-443). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Paillé, P. (dir). (2010). *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (2e éd). Paris : Armand Collin.
- Paillé, P. Les conditions de l'analyse qualitative. *Sociologies* [En ligne], Expériences de recherche, Champs de recherche et enjeux de terrain, mis en ligne le 6 juillet 2011. Document téléaccessible à l'adresse <<http://sociologies.revues.org/3557>>.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3e éd.). Paris : Armand Collin (1re éd. 2003).
- Pelias, R. J. (2003). The academic tourist : An autoethnography. *Qualitative Inquiry*, 9(3), 369-373.
- Pong, L. W. (2011). *Journey of a thousand miles leading to an acculturated self : The autoethnography of a chinese american immigrant*. Thèse de doctorat en éducation, Fielding Graduate University, Santa Barbara, CA .
- Reed-Danahay, D. E. (1997). *Auto/ethnography. Rewriting the self and the social*. Oxford, UK : Berg.
- Richardson, L. (1994). Writing. A method of inquiry. In N. K. Denzin, et Y. S. Lincoln, (éd.). *Handbook of qualitative research*, (p. 516-529). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Sparkes, A. C. (2002). Autoethnography : Self-indulgence or something more ? In A. Bochner, et C. Ellis, (éd.). *Ethnographically speaking : Autoethnography, literature, and aesthetics* (p. 209-232). Walnut Creek, CA : AltaMira press.
- Spry, T. (2001). Performing autoethnography : An embodied methodological praxis. In *Qualitative Inquiry*, 7(6), 706-732.
- Taylor, S. J. et Bogdan, R. (1984). *Introduction to qualitative research methods : The search for meaning*. New York, NY : John Wiley et Sons.
- Van Maneen, J. (1988). *Tales of the field : on writing ethnography*. Chicago, IL : University of Chicago press.
- Vermersch, P. (2006). *L'entretien d'explicitation* (5e éd.). Issy-les-Moulineaux : esf éditeur.